

KULTURKADAVER



+++ Commençons donc les cadavres culturels de cette saison avec un corps à peine refroidi : en effet, comme on peut le lire sur presque tous les murs, ce sera la Rockhal qui accueillera le spectacle posthume de Michael Jackson. On peut se demander pourquoi une institution publique se laisse avoir pour un tel concert qui ne sert à rien d'autre que de remplir les poches des organisateurs, qui définitivement manquent de pitié. De toute façon au vu de la programmation de la rentrée, la Rockhal ferait mieux de se renommer en Pophal, car entre des concerts de Tom Jones, Eros Ramazzotti et autres talent shows, le rock commence à devenir une denrée rare. N'importe si cela sert à remplir les salles. Parmi les programmations plus osées citons encore et toujours l'Exit07, qui ne rechigne pas devant les risques de salles à moitié remplies pour faire découvrir l'avant-garde musicale du moment, comme on peut le lire dans les pages Wat Ass Lass de ce numéro.

+++ Le woxx n'avait pas été le seul à critiquer, lors de sa sortie en juin, la médiocrité du film luxembourgeois « Le Réfractaire ». Cela n'a pas empêché la Commission nationale de sélection pour les Oscars de le proposer comme contribution luxembourgeoise pour la 82e édition des Academy Awards dans la catégorie « Best Foreign Language Film Award ». Alors que selon certaines sources, on a préféré envoyer celui-ci plutôt que s'abstenir, on s'étonne moins de cette décision en jetant un œil sur la composition de ladite commission : n'y sont représentées, outre le Fonds national de soutien à la production audiovisuelle et le CNA, que des associations professionnelles du film.

+++ Salle comble au Carré Rotondes pour l'ingénieur horticole Gilles Clément il y a une semaine : invité par la Fondation de l'architecture, le créateur de jardins écolo, auteur de « La sagesse du jardinier », avait drainé les foules, certains fans étant même arrivés depuis Bruxelles. Les thèses du défenseur des « mauvaises herbes » prêtent à discussion, mais auront fait réfléchir au pays du tout-béton. Le woxx y reviendra dans son prochain numéro.

+++ Soif de bio : Retrouver dans un verre la beauté ensoleillée et aristocratique des paysages catalans, la vitalité et la sérénité qui émane des terres du Veneto... c'est cela qu'on appelle, en parlant de vin, le terroir. Comment la viticulture bio parvient à cultiver cette valeur, tout en offrant une bonne qualité à prix abordable, c'était le sujet mercredi soir lors de la dégustation « Hungry Planet - Vins du Sud » organisée par Slow Food. Après une introduction par l'ex-« Woxx Wine Writer » Robert Garcia, on put assister à la projection d'un documentaire sur trois vigneronniers représentatifs de la variété des approches en matière de bio. La soirée se termina convivialement autour des vins à déguster, notamment de chez Miguel Torres et de chez les frères Fasoli. Prochain rendez-vous, ouvert aux non-membres : « Thés au harem de l'Exit » le 14 octobre.

KULTUR

EXPOSITION

(L)A fleur de peau

Luc Caregari

« Sk-interfaces » - contraction de « Skin » et de « Interfaces » - la nouvelle expo du Casino se propose d'explorer les rapports entre arts et biotechnologie.

C'est une de ces performances qui aurait plu à Robert Mehlen, l'« expert » en art contemporain des populistes de l'ADR. « inthewrongplaceness » par Kira O'Reilly, artiste anglaise, invite le spectateur à prendre connaissance de ses limites. Ou plutôt celles de sa peau, cette frontière suprême qui nous sépare du monde en même temps qu'elle nous y unit. Pour ce faire, elle s'est procuré un cochon préparé, avec lequel elle se confond sur le sol du musée. La performance qui confronte le spectateur seul à l'artiste est extraordinaire : si le toucher est permis, ce n'est qu'avec des gants enduits d'une solution stérilisante. Mais à part réveiller quelques réflexes catholiques endormis bien au fond de la cervelle, l'expérience de Kira O'Reilly démontre aussi que les limites entre art et biotechnologie sont problématiques. Il s'agit avant tout d'un retour à des expériences formelles, au courant desquelles la question du contenu ne remporte que le deuxième prix.

Certes il y a « Immolation », une installation produite par le Critical Art Ensemble (CAE) qui est une œuvre hautement et essentiellement politi-

que. Dans la vidéo, les artistes Steve Kurtz et Lucia Sommer, membres du CAE, extrapolent des images de bombardements au napalm et au phosphore blanc - utilisés par l'armée américaine en Irak et par l'armée israélienne au cours de la dernière guerre de Gaza début 2009 - avec celles de cellules humaines qui se décomposent suite à ces brûlures. En évitant de montrer les victimes, leur travail devient encore plus pertinent. Les images de corps affreusement brûlés et de cadavres font tellement partie de notre quotidien que les réactions emphatiques s'en trouvent bloquées sinon amoindries - ce qui est compréhensible en tant que réflexe de protection. Mais les cellules - qui ont été « fabriquées » par les artistes pour filmer leur détérioration au microscope - appartiennent à tout le monde et suscitent une autre sorte d'empathie, plus vive, plus proche de notre corps. « Immolation » et la vidéo « making of » qui accompagnent l'installation sont presque les seules œuvres explicitement politiques exposées au Casino. Ils sont rejoints par un autre groupe nommé « The Office of Experiments », dans la personne de l'artiste Neal White et de son travail « Truth Serum », qui propose une vue sur les expériences menées par les services secrets sur les soi-disant « sérums de vérité ». Ce qu'on peut voir au Casino est le résultat d'une

La peau: d'interface entre nous et le monde, elle devient une surface pour l'art contemporain, comme ici dans un travail de Stelarc.



expérience menée en 2008 à Liverpool, la capitale culturelle après le Luxembourg pour laquelle « Sk-Interfaces » a été conçue. Des personnes volontaires avaient ingurgité soit de la scopolamine - une « drogue-vérité » - soit un placebo et se sont exposées à des séries de questionnements, basée sur l'intimidation. Une façon spectaculaire pour évoquer les limites de la liberté quand le tout sécuritaire l'emporte.

Les autres artistes ont tous une chose en commun : leurs expériences se meuvent toujours à la limite du soutenable et du compréhensible. Ainsi Stelarc, artiste d'origine australienne qui expérimente de préférence avec son propre corps. « Ear on Arm » est une oeuvre d'art difficile à montrer, puisqu'il s'agit littéralement d'une oreille implantée sur l'avant-bras de l'artiste. Plutôt d'une matrice en forme d'oreille équipée d'un système de communication - un microphone et un émetteur Bluetooth qui seront implantés lors d'une prochaine intervention - qui fera de cette oreille un émetteur-récepteur propre à être branché sur internet. Cette altération du corps n'est pas seulement un prolongement, mais aussi une limitation, un handicap même. Car, en portant sa troisième oreille et à condition qu'elle soit branchée sur la toile, l'intimité de l'artiste s'en trouve affaiblie, voire anéantie. C'est une façon de démon-

trer aussi les dangers des possibilités qu'offre à nos jours la biotechnologie. Celles et ceux qui ont raté le vernissage - où l'artiste était présent - devront se contenter de modèles faits de matériaux différents qui sont exposés au Casino.

Au croisement entre biotechnologie et art : l'insoutenable

Une vieille connaissance peut-être trouvée au premier étage de l'exposition : Wim Delvoye qui avait déjà défrayé les chroniques au Luxembourg en 2007 avec ses machines déféquant-montre cette fois-ci une vidéo plutôt irritante, baptisée « Sybille II ». Sur fond d'une musique new age plutôt soporifique - composée par l'artiste - des images de peau en gros plan dont surgissent des petites créatures, ressemblant étrangement à des vers. Pourtant, il ne s'agit que d'une expérience que la plupart de l'humanité fait à l'un ou l'autre moment de sa vie, de préférence pendant la puberté : écraser des boutons d'acné. Les vers de Delvoye ne sont en fait que des comédons, cette masse informe qui sort lorsqu'on écrase un bouton d'acné. Jouant ainsi avec les codes sociétaux qui s'empressent de déterminer ce qui est beau et ce qui ne l'est pas, Delvoye subvertit notre compréhension du monde et démontre sa relativité. Dans la même veine,

on trouve Julia Reodica et son « The Living Sculptures Series : hymNext » qui se compose d'une série d'hymens créés au laboratoire à partir de cultures cellulaires vaginales de l'artiste, de muscle lisse de rongeurs et de cellules épithéliales de bovins. La multiplication ad aeternam de l'hymen - qui permet donc de perdre sa virginité autant de fois qu'on le souhaite - remet en question le culte de cette peau, bien présent encore dans toutes nos cultures. L'hyménoplastie, l'intervention chirurgicale qui propose de recréer un hymen, est en plein boom et pas pour rien. Mais Reodica va plus loin encore, en prétendant que ses hymens peuvent aussi bien être implantés à des hommes. Elle démontre ainsi l'absurdité de certaines religions ou sociétés qui sacralisent l'hymen alors que cette sacralisation leur sert en premier à subjuguer les femmes.

On le voit, beaucoup d'artistes expérimentant avec les frontières de la biotechnologie font usage de leur propre corps que ce soit de manière directe et extrême comme Stelarc ou indirecte comme Julia Reodica ou encore Eduardo Kac avec son « Natural History of the Enigma ». Cette oeuvre d'art au nom tellement complexe n'est rien d'autre qu'une... fleur. Mais une fleur pas comme les autres, puisqu'elle comprend une séquence DNA de l'artiste qui s'exprime en teintant les « veines » des pé-

tales en rouge - comme s'il s'agissait du sang de l'artiste, alors que ce n'est qu'une protéine humaine qui provoque cet effet déroutant. Malheureusement, on devra - pour l'instant - se contenter d'une vidéo de l'artiste et de photos des fleurs pour une raison bureaucratique et politique, qui montre en même temps les limites de la biotechnologie dans notre quotidien. Car, puisqu'il s'agit d'un OGM à proprement parler et que les lois luxembourgeoises sont strictes sur ce point, le Casino attend toujours le feu vert du ministère pour importer cette plante, qui devra être isolée.

En tout, l'exposition « Sk-Interfaces » déroute tellement lors d'une première visite que le spectateur a du mal à penser ce qu'il voit dans toutes ses extensions et limites. Néanmoins, on pourra certes reprocher deux choses à cette exposition : de trop miser sur l'effet spectaculaire des oeuvres et surtout d'éclipser en même temps un débat éthique nécessaire pour entourer des travaux aussi exceptionnels. Mais gageons que cette lacune sera vite anéantie par le cycle de conférences qui accompagne « Sk-Interfaces ».

« Sk-Interfaces », au Casino-Forum d'art contemporain, jusqu'au 10 janvier 2010.
Visites guidées cf Wat ass lass